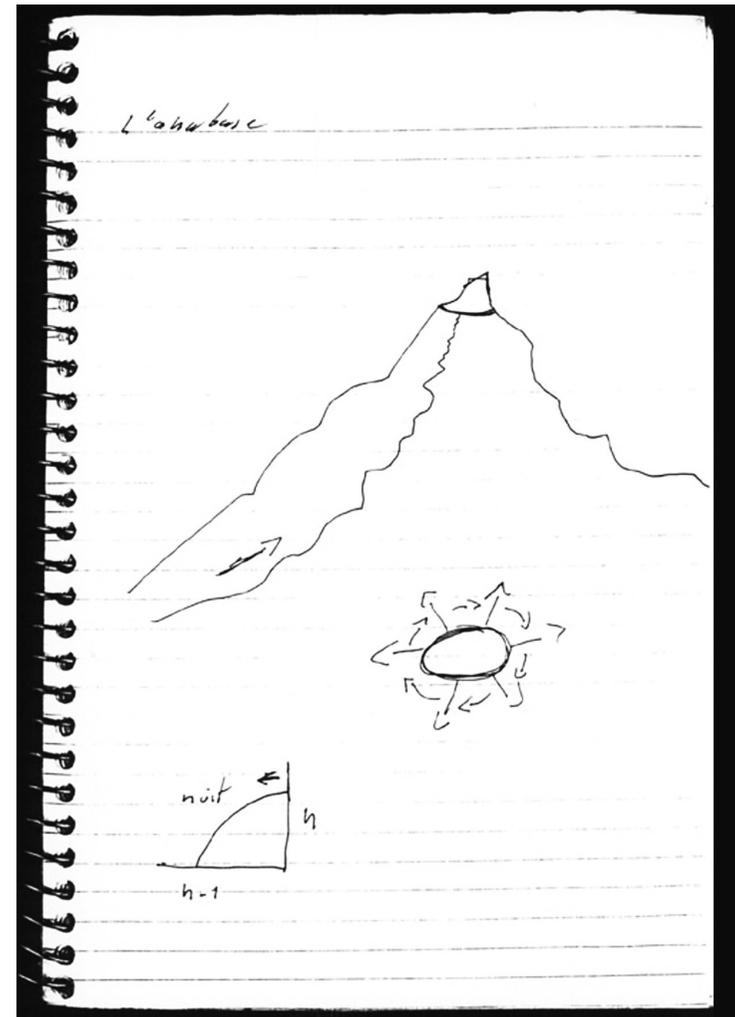


L'Anabase d'Ulysse et du petit Poucet



A : Ulysse échappa au cyclope en lui faisant croire qu'il s'appelait personne.

B : Le petit Poucet retrouva son chemin en semant des cailloux.

A : Une fois le cyclope aveugle, Ulysse ne put résister au plaisir de lui révéler son nom.

B : Quand il apprit que ses parents voulaient encore l'abandonner dans la forêt, le petit Poucet, sûr de lui, emmena dans ses poches des miettes de pain.

A : Poséidon, apprenant le nom de celui qui avait crevé l'oeil de son fils, maudit Ulysse et ses compagnons et les empêcha de rentrer chez eux pendant plus de 20 ans.

B : Les oiseaux ayant mangé les miettes de pain, le petit Poucet et ses frères ne purent retrouver le chemin de leur maison et restèrent très longtemps loin de chez eux.

A : Rentrer à la maison, retrouver son chemin : pour le petit Poucet, Ulysse et nous, c'est toujours l'Anabase.

B : L'anabase, c'est atteindre la remontée. Le passé est plus riche en futur que le présent. L'égérie est notre égérie.

A : Les allées des parcs sont faites des cailloux que les petits Poucet n'ont pas retrouvés.

B : Sans les cailloux des enfants perdus, les adultes ne retrouveraient jamais leur chemin.

A : Ulysse n'était pas le plus fort mais le plus rusé. Le petit Poucet était le canard boiteux de la famille.

B : C'est parce qu'il est l'animal le moins bien doté de la création que l'homme a reçu le feu volé aux dieux par Prométhée.

A : Aimer la philosophie, la poésie, l'art et les hommes, c'est accepter de ne pas les comprendre.

B : L'ignorance est notre case vide, celle qui permet de retrouver l'image perdue de la vérité.

A : Remontons le chemin de nos pensées pour retrouver le lieu de naissance de nos idées.

B : Le chemin est l'articulation nécessaire au mouvement.

A : Nous abandonnerons sur la route des fragments de récit, de poésie, de savoir,

B : des cailloux polis à la main. Nous réveillerons les lucioles qui forment les constellations.

A&B : On est perdu sur le chemin du retour et on sème les indices qui dessinent la carte du présent.

**Ulysse et le Petit Poucet rencontrent
Davy Crockett, professionnel de l'errance.**



Dans le RER pour Brétigny, Ulysse et Le petit Poucet rencontrent Davy Crockett dont nous avons vu le canoë échoué avec ceux de ses collègues impasse Vidal Naquet. Pour trouver leur chemin dans les marais, les trappeurs se repèrent grâce aux nuages sous lesquels se reflètent les voix d'eau navigables. Mais depuis quelque temps, la ville de Paris possède sa propre usine de fabrication de nuages, ce qui a complètement perturbé leurs repères et ils se sont tous retrouvés échoués devant l'université Paris-Diderot.

Davy Crockett : Comme Orphée, j'escorte les idées jusqu'à la lumière et leur tourne le dos en les précédant. Avec une extrême conscience de leur présence, l'esprit et le cœur vers elles, je marche sans me retourner.

Ulysse : Quand on regarde une idée de face, quand on la dévisage, on perd sa réelle présence, on la pétrifie. Les oeuvres d'art vivent du temps qu'on passe à penser à elles, il suffit d'un regard pour ne plus y penser et donc pour les faire mourir.

Le Petit Poucet : L'art se regarde de dos, tous le reste de face.

Davy Crockett : À suivre trop longtemps une métaphore, je finis par en oublier l'origine, petit à petit je m'y attache, elle devient intéressante pour elle-même et j'oublie ce qu'elle était censée démontrer.

Ulysse : La boucle ne se referme plus, le sens batifole, la métaphore s'autonomise.

Le Petit Poucet : Toute fiction est une métaphore qui s'est perdue.

Davy Crockett : Que deviennent les idées quand on les oublie, quand on les perd ? Où vont les idées quand elles s'en vont ?

Le Petit Poucet : J'ai rêvé de fragmentation, de dispersion : des objets, des mots, des idées éparpillées. J'étais ivre, titubant, j'avais pris des cailloux non pas pour marquer mon chemin à l'aller mais pour indiquer mon errance au retour. Je voulais faire le point sur ma disparition.

Ulysse : C'est en se perdant qu'on laisse des traces de son existence. Pas de présent sans paresse, sans ivresse, sans errance, pas de présent sans d'infinies spéculations, pas de présent sans désœuvrement.

Davy Crockett : Je prends des choses à un endroit et je les emmène à un autre, voilà tout ce que je sais faire, promener des cailloux, déplacer des objets dans le champ. Sur le chemin les rencontres sont en plus.

Ulysse : Les choses en se déplaçant créent des ouvertures, libèrent des positions que d'autres choses prennent et de main en main, les choses font le tour du monde et l'entraînant à sa suite.

Le Petit Poucet : Le temps naît du passage de la peau sur la matière. Le temps se dégage comme Aladin du lustre des objets.

Davy Crockett : Le monde est une collection d'éléments hétéroclites, dispersés au hasard dans l'Univers.

Ulysse : Ou une suite d'atomes situés sur des cordes qui vibrent, reliés ensemble par les immenses membranes des multivers.

Davy Crockett : Connaître le chemin ne permet pas toujours d'y retourner. Il faut se souvenir de son point d'accès. Il faut se souvenir du chemin du chemin.

Le Petit Poucet : Je suis incapable de mémoriser plus de trois associations d'idées, alors comment retrouver le lieu de départ ?

Davy Crockett : Nos habitudes sont le nombre maximum d'enchaînements mémorisables.

Le Petit Poucet : L'art commence à la quatrième association d'idées, celle à partir de laquelle on ne se souvient plus de la première.

Davy Crockett : La technique se souvient pour moi. Bientôt les machines auront le monopole du calcul et de l'écriture.

Ulysse : La civilisation de l'écriture est peut être appelée à disparaître, reviendra alors celle de la transmission orale et renaîtront Homère, Socrate, Jésus, et les autres que Gutenberg avait tués.

Davy Crockett : Anticipant cette ruine futur, j'organise notre archéologie et n'écris plus que des choses à graver sur des pierres ou des tessons de poterie. Je cite un livre qui n'existe pas.

Ulysse : La note est la trace d'un choc. L'idée frappe l'esprit comme le caillou heurte le pare brise et après un bref suspens, l'étoilement de la pensée commence :

Le Petit Poucet : les connections synaptiques partent dans tous les sens autour du point d'impact, sans censure, sans direction, réagissant au moindre mouvement, seul le texte arrêtera finalement ce processus pour le transmettre au lecteur.

Davy Crockett : On est debout entre la pensée et l'écriture, entre la captation du réel et l'articulation de la pensée. Ecrire, c'est traduire des pensées involontaires, connaître le silence avant et pendant la parole, l'espace avant et pendant le texte.

Ulysse : L'écriture qui précède toute parole est chaque matin sans commune mesure. L'effort que l'on fait pour ressusciter le langage en soi : faire résonner les voix dans son corps, les laisser tourner dans sa poitrine et dans sa tête, vibrer jusque dans ses mains.

Le Petit Poucet : Celui qui écrit se retire du langage, il laisse la place à l'écho.

Ulysse et le Petit Poucet rencontrent Arnold Böcklin, peintre symboliste allemand.



A Juvisy, Ulysse a planté des arbres au sommet de son immeuble, lorsqu'il a traversé l'Antiquité pour venir habiter là. Ce sont des cyprès, il lui rappellent son île d'Itaque quand il a le mal du pays. Arnold Böcklin qui lui a souvent rendu visite s'en est servi de modèle pour peindre son île des morts.

Ulysse : Quelle misérable chose que moi, tant d'aspirations, d'intensités, de mouvements et il ne reste de ma vie que quelques souvenirs, traces de lieux et de personnes laissées sur moi.

Arnold Böcklin : Mémoire de toute façon génétiquement intransmissible. Nos vies sont entièrement biodégradables. La technique est une greffe de mémoire qui ne prend pas.

Ulysse : Je suis un instrument, à mesurer, à faire, à partager, à transmettre de la mémoire. On ne produit rien d'autre que des souvenirs.

Arnold Böcklin : De la mémoire et du socle. L'art fabrique de l'âge d'or, de la mémoire involontaire.

Ulysse : L'expérience vit dans le souvenir que j'en ai. On plante quelque chose à un moment donné dans sa vie et cette chose ne s'arrête plus de grandir. Elle finit par envahir le passé et par déborder le présent.

Arnold Böcklin : L'âge d'or se fabrique quand on ne le regarde pas.

Ulysse : La mémoire involontaire me permet de retrouver le temps perdu, la naissance des sensations, les sentiments sans histoires.

Arnold Böcklin : La pensée involontaire me permet de retrouver l'espace perdu, l'espace entre les choses, l'espace entre le corps et le langage.

Ulysse : Quand un événement, un agencement de personnes et de choses, me rappelle un souvenir, mon système de perception se met à jour en comparant les sensations passées et présentes.

Arnold Böcklin : Faire une expérience esthétique, c'est avoir conscience de cette mise à jour. C'est le moment Marcel.

Ulysse : Le temps passé à se rappeler ses souvenirs en fabrique-t-il de nouveaux ?

Arnold Böcklin : De quoi les souvenirs sont-ils faits ? Passage à l'acte, mues, exuvies ?

Ulysse : Je me projette sur ce que je regarde, cette superposition crée une image qui renvoie à un souvenir puis l'actualisation de ce souvenir fait naître en moi un sentiment qui à son tour imprime la mémoire.

Arnold Böcklin : Le miracle de l'instantané ne doit pas faire oublier le temps de la lyophilisation. La mémoire est faite pour respecter et pour trahir, pour préserver et pour détruire, pour se rappeler et pour oublier.

Ulysse : Les souvenirs font circuler en moi les désirs. Je jouis de ma mémoire parce que comme le désir, elle ne répond pas aux ordres mais aux circonstances.

Arnold Böcklin : La nostalgie est la meilleure façon de commencer. La nostalgie est un starter, elle prend son élan dans le passé, elle permet de se retrouver avant de se perdre, de faire le tour par l'arrière, de prendre du recul avant de sauter.

Ulysse : Entre le passé et le futur, la nostalgie est un pont sur le présent.

Arnold Böcklin : Mes souvenirs me tendent vers l'arrière, mes désirs me projettent vers l'avant. Je suis un lance-pierre.

Ulysse : Créer, c'est le sentiment d'après, créer c'est éprouver du re-sentiment. L'amour du passé présent, les moyens de jouir de l'histoire, la possibilité d'avoir commerce avec les morts.

Arnold Böcklin : Je ne prends pas du temps, je m'ouvre au temps, je suis à sa disposition.

Ulysse : La vie n'est pas linéaire, je suis réellement un bloc de mémoire, la chronologie n'est qu'une des façons de me lire. Tout est là à chaque instant, l'enfant et le vieillard, le début et la fin, je me souviens même du futur.

Arnold Böcklin : L'homme est l'apparition concrète du temps.

Ulysse et le petit Poucet rencontrent Marcel Proust, nostalgique chronique.



En rentrant de Brétigny, Ulysse et le petit Poucet rencontrent Marcel Proust qui est hospitaliser à Sainte-Geneviève-des-bois pour des crises de nostalgie aiguës. Il semble ne pas pouvoir se séparer de ses souvenirs.

Marcel Proust : Mon aimé m'a pris ma volonté, je lui ai donné mon entendement ; il ne me reste que la mémoire pour me souvenir de mon aimé.

Le Petit Poucet : Nous sommes l'histoire d'une séparation, celle de l'homme et de la nature, des hommes entre eux. La solitude est le propre de l'homme. C'est par nostalgie qu'on essaie de tout relier, par la religion ou la technique.

Marcel Proust : Je ne sais pas quoi faire de mes états, de nostalgie, de puissance, de tristesse, de désir...

Ulysse : Chaque état attend son occupation, chaque état demande qu'on s'y consacre corps et âme, le travail n'est qu'un gouvernement provisoire.

Le Petit Poucet : Il faut accueillir tous ses états, tristes ou gais, comme des enfants prodigues, il faut leur faire de la place, les choyer.

Marcel Proust : J'ai toujours cette même nostalgie d'une adolescence que je n'ai pas eue ; vraie sensation d'un faux passé. Je pensais m'être mis de la vie de côté, pour plus tard, avoir une nostalgie d'avance, une histoire en réserve mais le temps est un voleur qui passe partout.

Le Petit Poucet : L'adolescence tient son intensité de l'incroyable nostalgie du futur qu'on y éprouve.

Marcel Proust : Je ne crois pas à la mémoire, je crois qu'il y a des moments qui décident de s'installer en nous.

Le Petit Poucet : Ce qui passe devant les yeux et reste dans le cœur : les mots du poète, l'allure des jeunes filles, les bateaux sur le fleuve, les rires des amis, les gestes de l'aimé, les soleils qui se couchent, les souvenirs des rêves, les reflets dans l'eau, les feuilles qui tombent.

Marcel Proust : Ma mémoire ouvre des odeurs que je n'avais pas senties depuis des années.

Le Petit Poucet : Les souvenirs ne viennent jamais tout seuls. Ils sont accompagnés par le présent ; par les idées, les sensations, les événements, les gens qui les appellent.

Ulysse : Les souvenirs arrivent armés du sens que leur a donné le temps. «Embrasser enfin sa voisine», «ne plus boire avant de conduire» : les souvenirs sont un mode d'emploi du présent. Les mélancoliques préfèrent les encadrer au mur pour le contempler.

Marcel Proust : Les souvenirs de ce que j'ai vécu sont accrochés aux lieux que je fréquente. Cette mnémotechnique du réel encombre plus ou moins définitivement l'espace, l'architecture, la géographie, le paysage...

Le Petit Poucet : Je suis enfermés dans la prison de mes lieux quotidiens, les souvenirs que j'y ai sont nos géoliers. Comment s'évader ?

Ulysse : Vivre chez soi comme si c'était chez quelqu'un d'autre, être toujours étonné par l'espace qui nous entoure. Rester « étranger partout ».

Marcel Proust : Chaque odeur renferme toutes les vies que je n'ai pas vécues.

Le Petit Poucet : Nous sommes des objets sensibles branchés alternativement sur l'imaginaire, la raison ou la mémoire.

Marcel Proust : Je ne sais jamais si je regrette le passé pour oublier le présent ou pour espérer le futur.

Le petit Poucet : Les souvenirs me reviennent par sanglots, le long d'une ligne pointillée d'où se détachera mon passé.

Ulysse : Un arbre devant un immeuble, un masque devant une lampe, un vieux devant un vélo, l'espoir est devant nos souvenirs.

Le Petit Poucet : Les arbres poussent autour de leur bois mort, ils le protègent de la putréfaction et s'en servent de tuteur. La vie se tient à la mort et s'en souvient.

Marcel Proust : L'enfance disparaît en moi en diffusant lentement ses souvenirs.

**Ulysse et le Petit Poucet rencontrent Le Corbusier
architecte de la cité du refuge.**



La cité du refuge a été inaugurée dans le froid record de l'hiver 1929. Ce bâtiment est révolutionnaire par son système d'air tournant qui permet d'avoir une immense surface vitrée sans perdre de chaleur.

Le créateur de l'armée du Salut, William Booth avait déclaré en pleine révolution industrielle en Angleterre qu'il se battrait tant qu'il aurait des hommes et des femmes dans la rue, des femmes qui se vendent et des hommes qui sortent de prison pour y retourner. La devise de l'armée du Salut est Soup, Soap and Salvation. Comme le Christ et la légion offrent une nouvelle identité, ce refuge de l'armée du Salut permet à ceux qui sont perdus de trouver une maison, un refuge pour oublier avant de repartir à zéro.

Le Corbusier : Personne ne mérite d'avoir à mériter de vivre.

Ulysse : Nous sommes nés en sortant de la loi de l'évolution, en ne participant plus à la sélection naturelle. Nous nous sommes construits en contredisant notre nature, en inventant notre condition.

Le petit Poucet : L'idée que chacun doive se battre pour survivre est ce qui nous reste de l'animal. L'humanité s'est développée en donnant à chacun sa place.

Le Corbusier : Si à l'âge du fer, certains groupes n'avaient pas refusé de se séparer des plus faibles d'entre eux, nous n'aurions jamais construit de ville.
Ulysse : L'humanité se construit sur ses faiblesses, elle s'élève grâce à ses membres inférieurs.

Ulysse : Dans certains pays les hommes naissent endettés à vie, l'économie nie parfois nos origines. Ou alors elle confirme notre malédiction post-édénique et reconduit le bail emphytéotique du «péché originel».

Le Corbusier : À cause de l'argent qu'on leur avait prêté pour acheter leur maison, les pauvres ont bien failli faire s'effondrer l'économie de marché.

Le Petit Poucet : L'homme est un loup pour l'homme, surtout les pauvres !

Ulysse : Aurions- nous confectionné des vêtements si notre peau avait été suffisamment dure ? Aurions- nous fabriqué des outils si nous avions été assez forts pour nous nourrir tout seuls ? Aurions- nous parlé si nous avions su quoi faire de nos vie ?

Le Corbusier : Nous avons inventé l'art pour cultiver nos faiblesses. Nos faiblesses provoquent notre intelligence et notre intelligence nous maintient au sommet de la chaîne alimentaire.

Ulysse : Toute la puissance rationnelle de l'occident pour dire qu'il faut apprendre à l'oublier.

Le Corbusier : Oublier les détails, se souvenir de ce qui est possible, la puissance est un sentiment,

le pouvoir son expression.

Ulysse : Le puissance désir son anéantissement et l'oubli me protège de l'invasion du monde.

Le Corbusier : Tout dépend de la nuit, du *reset* de la journée précédente.

Ulysse : Comme le dimanche remet la semaine à zéro pour qu'on puisse s'en resservir.

Le Corbusier : Je cherche un effaceur avec deux pointes blanches, l'une pour moi, l'autre pour le monde.

Ulysse : J'écris pour me débarrasser de ce que je sais, comme on dépense de l'argent dans les grands magasins, comme on vide son grenier, j'écris comme on boit pour oublier, pour faire de la place.

Le Corbusier : Il y a un événement parce qu'on l'attend. On prépare l'événement en éliminant un peu du temps qui s'était accumulé, en créant du vide.

Ulysse : Ce vide en reconnaît un autre et en s'attirant, ils créent l'événement.

Le Corbusier : L'événement se provoque, comme en duel. Mais où ? avec quels témoins ?

Ulysse : L'animal est la porte qui donne sur le vide en nous.

Le Corbusier : Il faut qu'il croisse et que je diminue. La puissance de l'amour c'est le vide. L'amour ne remplit pas, il fait de la place pour que résonne en nous le nom de celui qu'on aime.

Ulysse : Le vide est l'énergie du vivant, il donne à chaque chose le poids de son existence.

Le Corbusier : De l'espace vide entre nous naissent tous nos mouvements. De l'espace vide en nous naissent tous les événements.

Ulysse : Face au vide, l'eau en nous se rappelle la cascade.

Suite à cette rencontre, Le Petit Poucet est retourné voir Marcel Proust qui est toujours en convalescence à l'hôpital, pour partager avec lui ce qu'il a appris à la cité du refuge ; qu'il faut apprendre à oublier et ils ont longuement parlé de Francois d'assise et de son souci des plus simples.

En traversant l'hôpital de la Salpêtrière, nous distribuerons, comme Le Petit Poucet l'a conseillé à Marcel Proust pour le guérir de sa nostalgie, nos madeleines aux oiseaux afin de partager nos souvenirs avec eux.